

Le premier loup du dernier loup

Il faisait froid et j'avais faim. Moi, c'est Blaise. Ce blase étrange, je le dois à un être à deux pattes. En me voyant, il m'avait montré de la patte et avait crié « *Blaise !* ». De la belle meute de mon enfance, nous n'étions plus que trois frères. Chaque jour un peu plus par les éléments, les êtres à deux pattes et la faim nous traquaient un peu plus. Carêm'-Prenant était le plus sage. Il disait que toute violence est inutile. Quand les choses ont commencé à se compliquer, il a courbé le dos. Puis, le jour où les être à deux pattes se sont fait plus menaçants, il nous a dit qu'il fallait partir. Il nous a dit de marcher vers la mer : marcher sans s'arrêter, marcher sans se retourner. Souffrants, nous avançons, à pas de loups, peu à peu.

Or, même le plus brave, le plus fort ou le plus sage des loups ne peut marcher sans manger. Un matin, Carêm'-Prenant s'est arrêté. Il nous a demandé de ne pas cesser d'avancer. Il nous a dit qu'il se voulait se reposer avant de nous retrouver au bord de la grande eau salée.

Nous avons salué Carêm'-Prenant. Il faisait nuit, le silence nappait les montagnes d'un noir et menaçant manteau. Nous avons avancé, à travers les bois. Mon frère aîné marchait devant. Fait rare, il ne disait rien. Pourtant, je savais qu'il pleurait.

Nous n'étions plus que deux, mon frère et moi. Ce qui nous distinguait, c'était notre voix : celle de mon frère portait au loin : il en jouait. Petit, bien qu'il paraissait aussi sage qu'un louveteau peut l'être, il hurlait. Louve, notre mère, l'avait baptisé Garou. Elle ne savait pas que de ce jeu surgiraient d'autres maux.

Nous avions faim. Une meute d'êtres à deux pattes dormait au loin, à l'abri dans leurs logis. Nous savions que c'était là une ultime chance de repas. Sans bruit, Garou prit une sente. J'en suivais une autre. Divisés, nous étions plus faibles. Séparés nous étions moins visibles. Je m'emparais d'une poule qui passait innocemment devant moi. Soudain, j'entendis des cris, un hurlement, un râle. Désormais, il me faudrait me passer de Garou. Plus jamais je ne l'entendrais grogner. Mon dernier repas était loin mais je n'avais pas faim. Fatigué, je revins sur mes pas. Le sol était humide et glacé. Les arbustes m'offraient un abri pour la nuit. Ensuite, il me faudrait partir. Mais où ? Retourner vers les grosses pierres rondes ? Reprendre la route vers la grande eau salée ? Usé, je m'endormis, un prochain repas à mes côtés.

Mon estomac gargouillait et grognait sur plusieurs tons : j'avais plusieurs ventres. Affolé, je me réveillais. J'avais faim. Je dévorais la poule en guise de petit déjeuner et j'écoutais. Je n'étais pas devenu fou : au sommet de la plus haute construction de la communauté d'êtres à deux pattes, des objets suspendus hurlaient. Même Garou ne grognait pas si fort. Le bruit s'arrêta. Au loin, quelque chose bougeait. Un être à deux pattes à la longue fourrure noire sortit de la bruyante construction. Je me cachais. Le vent m'apportait un murmure : j'écoutais.

« Mes frères, mes soeurs. Dans sa grande pitié, le Seigneur a fait que Pierre a tué le dernier loup de Bretagne. Ce 6 octobre de l'an de Grâce 1884, en la paroisse du Cloître-Saint-Thégonnec, nous fêtons le renvoi de cette créature dans les ténèbres d'où elle n'aurait jamais du sortir. Le Seigneur en soit loué ».

Je ne comprenais pas tous les mots. Il me semblait pourtant que mon frère était décrit comme étant le dernier mal du territoire des être à deux pattes. Ils ignoraient donc mon existence et cela je le savais. Je savais que tant qu'ils l'ignoraient le danger était moins près. A moi de jouer mais aussi de dormir.

A mon réveil, ma situation ne s'était pas améliorée. Je n'étais plus recherché par les êtres à deux pattes mais je devais toujours me cacher. De nouveau, j'avais faim. Pire, désormais, j'étais désormais : jamais mes frères alliés des êtres à deux pattes ne pourraient m'apporter autant que Garou. Je ne voulais pas me risquer vers le lieu qui vit la perte de mon frère. Je ne voulais pas non plus faire demi-tour : je savais d'où je venais. Ces jeux n'en valaient pas la chandelle.

Le ventre tiraillé par la faim, m'orientant vers là où se lève le cercle jaune qui chauffe la terre. Je me disais qu'à défaut de manger, je m'épargnerais les grands froids à venir. J'avais à la queue tout seul, sans bruit. A la moindre alerte, je me cachais. J'arrivais bientôt près d'une tanière d'êtres à deux pattes. Ils avaient des poules. J'approchais. Dissimulé derrière un buisson, j'écoutais. Quatre *cot-cot*. Je bondis. Les êtres à deux pattes auraient moins de poules, moi j'aurais moins faim. Je repris ma marche. Arbres et autres plantes m'offraient de nombreux abris. Les petites étendues de terre ou d'herbe étaient faciles à traverser : je n'étais jamais en vue de mes adversaires.

J'avancais, lieue après lieue, évitant ces bêtes sauvages et sanguinaires qui avaient décimé ma meute et tué mon dernier frère. Je marchais vers là où se lève le cercle jaune qui chauffe la terre. Mais, plus les jours passaient, plus j'avais froid. Je m'alimentais comme je le pouvais, jouant à une sorte d'*un deux trois soleil* où le trophée était un bon repas. Je n'osais penser à ce que j'aurais récolté en cas de défaite.

Parfois, un être à deux pattes m'approchait sans me voir. Quand il s'arrêtait près de moi, il donnait intérêt nouveau au jeu. Quelques fois, il arrivait qu'ils fussent deux. Je devais redoubler d'attention si je voulais continuer la partie engagée. Plus rarement, mes adversaires étaient accompagnés de faux loups. Leur présence accroissait l'intensité du jeu. Ils n'avaient ni mon flair ni mon ouïe et sentaient que chose était anormal sans entendre l'exacte réalité.

Le jeu prenait alors un tout autre niveau. Il me fallait retenir mon souffle et ne pas bouger : ils m'auraient senti ou entendu. Il me fallait attendre et espérer que le vent me pousse vers la victoire. Il me fallait surtout souhaiter qu'il ne souffle pas à mes faux frères l'idée de me chercher. Pour le loup que j'étais, le jeu était à la fois grisant et excitant. En y repensant, il était surtout inquiétant.

Plus d'une fois j'observais les comportements de ces individus. Ils ne me paraissaient pas malheureux. Ils n'avaient pas besoin de marcher vers le cercle jaune qui chauffe la terre pour se chauffer ni de chasser ou de voler pour manger. Les êtres à deux pattes leur offraient le gîte et le couvert. Quelque part, je les enviais.

Je marchais, me nourrissant de rapines et racines : une vraie vie de chien. Tandis que je dormais, un bruit m'éveilla. Je sentais la fin venir. La présence d'un être me faisait frémir. Je me blottis au plus profond de ma cache, prêt à bondir pour me défendre ou pour fuir. Je sentais son odeur familière. J'entendais ses pas : la créature avançait à pas de loup. Pourtant ce n'était pas un loup. J'attendais. Je la vis. Ce n'était pas une louve mais l'une de celles qui côtoient les êtres à deux pattes. Ma fuite s'arrêtait là. Sans que je lui eusse grogné à l'oreille, elle avait tout compris. Sans rien dire, ma compagne m'expliqua comment jouer une partie de cache-cache moins risquée. Sans hurler, elle m'indiqua comment avancer masqué : désormais, il me faudrait porter un loup.